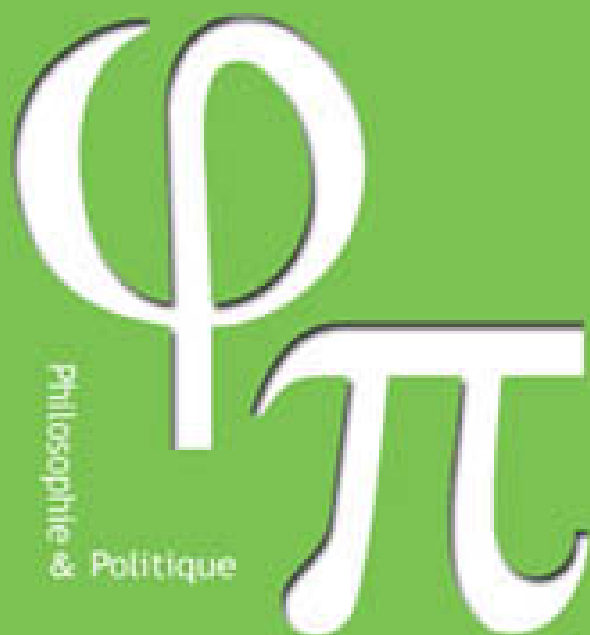


Vincent TRIEST

Plus est en l'homme

Le personnalisme
vécu comme humanisme radical

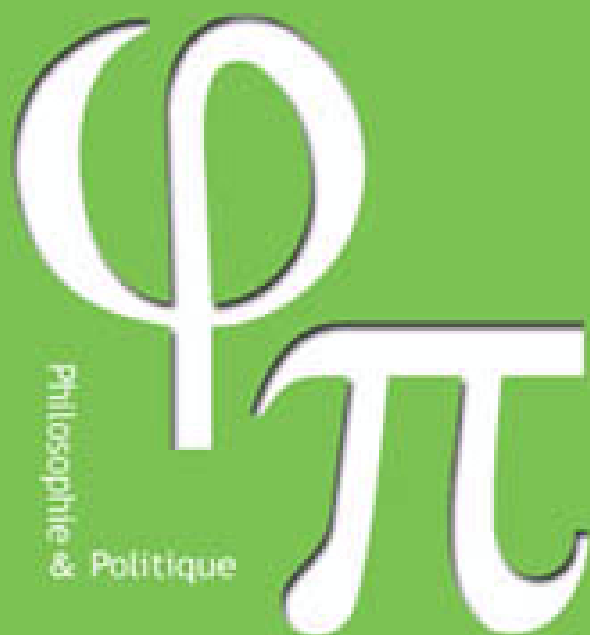


P.U.F. - Odéon-Lang

Vincent TRIEST

Plus est en l'homme

Le personnalisme
vécu comme humanisme radical



P.U.B. - Olibon Verlag

Introduction

Le plus important se trouve dans les préambules. Quand on a décidé de poser le problème, il est quasiment résolu. Et avant même de le poser, il faut se le poser existentiellement.

Jean Guitton¹

L'individualisme^{*2} apparaît, *existentiellement*, comme un *trou noir* où crève l'humanité. Tel est le message porté, en guise de préambule, par le conte philosophique qui ouvre ce livre. Heureusement, ce message, pour essentiel qu'il soit, n'est pas le plus important. C'est que, contrairement à ce qu'affirment les adeptes d'une *pensée unique* alimentée par l'individualisme ambiant – des adeptes qui en réalité ont désappris de penser³ – l'histoire n'est pas finie. L'humanité n'est pas achevée, au contraire, elle ne fait que commencer. Évoquer cette histoire à venir, tel sera le propos de ce livre consacré au renouveau de la pensée personnaliste, une pensée vécue comme un humanisme radical qui, comme tel, se doit d'être militant et d'abord aujourd'hui, face aux puissances de dérégulation du lien social, qui se doit d'être *résistant*⁴.

Car pour reconstruire ce lien social, c'est bien *un* humanisme que propose le *personnalisme**, et non l'Humanisme en général. Ce dernier apparaît comme un mot vague, artificiellement forgé par un esprit d'abstraction, et de surcroît fortement démonétisé. Hélas, l'Humanisme comme concept universel a davantage produit des généralités généreuses qu'une générosité générale, quand il n'a pas débouché sur le *Goulag*. Il semble plutôt affaibli au moment même où, pourtant, il apparaît « qu'aucune question n'a plus d'avenir que

¹ Jean GUITTON, *Mon testament philosophique*, Presses de la Renaissance, 1997, p. 171.

² Voir la définition des mots-clés, en fin de volume. Ceux-ci sont indiqués par un *astérisque* (*) lors de leur 1^{ère} apparition dans le texte.

³ Penser peut se désapprendre, écrit V. Forrester, et aujourd'hui, tout y concourt. Viviane FORRESTER, *L'horreur économique*, Paris, Fayard, 1996, p. 96.

⁴ Pierre ANSAY, *L'homme résistant*, Bruxelles, Éditions Vie Ouvrière, 1995.

la question de l'homme »⁵. Mais voilà : la réponse à la question « croyez-vous en l'homme ? » ne peut plus se chercher dans la seule idée de l'humanité, ou encore, dans le ciel. Un ciel resté tragiquement vide au-dessus des camps de la mort et d'autres lieux de génocides. L'humanisme nouveau apparaît dégrisé. C'est un *humanisme après la Shoah*, qui a fait son deuil de la vision idyllique d'une humanité mythique. Cet humanisme, qui est celui de ceux qui n'ont pas renoncé à croire en l'homme en dépit des horreurs qu'il commet, se reconstruit au quotidien, à partir de ce *très bas*⁶ de la rencontre des hommes, à travers la découverte de la singularité et de l'unicité de chaque *personne**, de tout *visage** qui fait face. C'est dans ce face-à-face que résonne l'appel du « Tu » prononcé par un autre, appel qui prononce *mon* élection, la mienne, toujours singulière. Dans cet appel et par cette élection, je suis constitué comme *sujet-pour-et-par-autrui*. J'accède ainsi à mon humanité, exigeante, précaire sinon fugace, mais toujours extraordinaire car *l'éthique** survient, lors de chaque rencontre avec autrui, comme un *événement* qui surprend et dérange le cours ordinaire de ma vie qui allait son train. Toute rencontre creuse un puits d'où jaillit, inépuisable, la source de la vie.

Ainsi, le personnalisme* s'annonce-t-il comme un humanisme à vivre radicalement. En ces temps d'individualisme sociologique, il fallait marquer d'emblée cette radicalité du propos : la *personne* ne se confondra jamais plus avec l'*individu**⁷. Alors que la coupure et l'isolement marquent la condition de l'individu, la personne s'affirme dans la relation qui se noue malgré la séparation des êtres. C'est le propre de l'*intersubjectivité* : les sujets* demeurent séparés, sans fusion ni confusion, mais ils se parlent. Bien plus, le personnalisme va plus loin que la critique de l'individualisme. Il conduit la solidarité éprouvée dans le *côte-à-côte* devant l'adversité à s'épanouir plus intensivement dans la fraternité *du face-à-face*, ouverte à l'altérité. Le personnalisme se présente ainsi comme un humanisme *des noms propres*, un *humanisme des visages*. Il

⁵ René GIRARD, *Des choses cachées depuis la fondation du monde*, Paris, Le Livre de Poche, 1995, p. 14.

⁶ Christian BOBIN, *Le Très-Bas*, Paris, Gallimard, 1992.

⁷ Individu signifie être *in-divisum in se, divisum ab alio*, c'est-à-dire être un avec lui-même, étranger à l'autre, autosuffisant, capable d'exister sans autrui.

pourrait aussi s'appeler *l'humanisme de l'autre homme*, selon le titre d'un ouvrage d'Emmanuel Lévinas⁸.

Avant d'être une philosophie, le personnalisme se présente comme un paradigme*. Un paradigme évoque une tournure d'esprit et des comportements qui peuvent être associés à une vision du monde, à une manière de vivre et de concevoir l'existence. De près comme de loin, on a affaire à quelque chose qui touche à la question du *sens* de la vie. Dans la vie des hommes, il y a en effet des situations, des pensées, des paroles et des gestes qui produisent du sens. Produit du sens ce qui contribue à faire de l'homme un humain. Seul ce qui construit l'humanité de l'homme a pour lui du sens. Ce qui la détruit n'en a pas : c'est la rencontre de l'horreur, de l'absurde. Il peut s'agir de l'expérience d'un vide existentiel. Par exemple, existentiellement, la fraternité fait vivre alors que la solitude subie est ressentie comme une forme de mort.

Ce qui se dessine aujourd'hui, ce n'est rien d'autre que l'affrontement du paradigme individualiste et du paradigme personnaliste. D'un côté un *trou noir* abyssal où se défait le lien social, de l'autre *le puits de la rencontre des hommes* où il se reconstruit. L'affrontement de ces paradigmes dessine le vrai clivage qui traverse notre société. Le paradigme de l'individu a marqué la modernité* – en tout cas la « première modernité ». L'autre paradigme, celui du personnalisme, en renouvelle profondément l'horizon, ouvrant ainsi la voie à une « seconde modernité » – dont l'avènement accomplirait enfin cet appel à « refaire la Renaissance* » qui fut prononcé prophétiquement, voici plus de cinquante ans déjà, par Emmanuel Mounier.

L'épreuve existentielle du vécu et sa compréhension intuitive précèdent toute démarche philosophique. C'est pourquoi, la pensée personnaliste, qui se construit à hauteur d'homme, a la saveur de la vie. Avant d'aborder son apport en tant que philosophie, il me fallait souligner ce trait, qui lui confère tant de fraîcheur. Mais cela signifie aussi, par corollaire, qu'il n'est pas du tout nécessaire de connaître la philosophie personnaliste pour s'inscrire dans le paradigme personnaliste, alors que, par exemple, il serait difficile de se prétendre marxiste sans maîtriser les rudiments du *socialisme scientifique*. On peut être personnaliste sans le savoir. Appliquer au

⁸ Emmanuel LÉVINAS, *Humanisme de l'autre homme*, Paris, Le Livre de Poche, 1990.

personnalisme le statut d'un paradigme assigne d'emblée un rôle limité à la philosophie qui entreprend de le penser. « Il ne faut pas, selon Jean Lacroix, vivre d'abord, philosopher à part, car vivre vraiment c'est philosopher et philosopher vraiment c'est vivre. »⁹ La vie déborde la philosophie et celle-ci se voit contrainte à la modestie, sachant que son sujet d'étude ne se laisse pas épuiser par une réflexion qui prétendrait en faire le tour. A. Peperzak a écrit que « le bon goût en philosophie s'exprime par l'humilité »¹⁰. Le discours philosophique parle donc du personnalisme mais ce dernier, comme réalité vécue, y est seulement évoqué. Il n'est pas entièrement *dit* dans ce discours. Il le déborde de toute part. Le *dire* du vécu excède toujours le *dit* du discours. C'est pourquoi, le personnalisme échappe, selon Emmanuel Mounier, à toute « systématisation définitive », à toute volonté de totalisation¹¹.

La vraie raison de l'impossibilité d'une compréhension définitive réside dans la personne elle-même, dans chaque personne. Toute personne demeure un mystère¹². Paraphrasant Jean Brun¹³, on pourrait dire que ce n'est pas nous qui parlons du personnalisme et des personnes, c'est lui et ce sont elles qui nous parlent. Karl Jaspers n'écrivait-il pas que : « l'homme est toujours plus que ce qu'il sait de lui-même »¹⁴ ? C'est précisément pour cela qu'il est à lui-même son propre mystère. L'homme demeure un mystère et son avènement restera une utopie : *l'utopie de l'humain*. « L'homme passe l'homme, infiniment » écrivait Pascal. Cette réflexion se distingue

⁹ Jean LACROIX, *Le Personnalisme*, Lyon, La Chronique sociale, 1981, p. 103.

¹⁰ Adrien PEPERZAK, *Devenir autre*, in *Textes pour Emmanuel Lévinas*, Paris, J.-M. Place, 1980, p. 93.

¹¹ À quoi sert donc la philosophie si elle ne permet pas de « tout » comprendre ? À rien d'autre qu'à rendre l'homme meilleur, à rien sinon à l'aider à mieux vivre sa vie. Du reste, la philosophie ne monopolise pas le discours sur le sens. L'art s'y emploie aussi, dans un autre registre. On peut y respirer le parfum du personnalisme. Je songe, par exemple, en matière cinématographique, au film de Steven SPILBERG, *La liste de Schindler*. Sur le plan littéraire, je citerai l'exemple du magnifique roman de Vassili GROSSMAN, *Vie et Destin*, si souvent évoqué dans ces pages.

¹² Le mystère n'est pas ce qui est incompréhensible, mais ce qu'on n'a jamais fini de comprendre parce que porteur d'un infini de significations.

¹³ Jean BRUN qui affirme : « On ne parle pas du christianisme, c'est lui qui nous parle. » On y reviendra au chapitre V.

L'Europe philosophe, Paris, Stock, 1988-1991, p. 77.

¹⁴ Cité par Jean BRUN, *L'Europe philosophe*, op. cit., p. 363.

ainsi des philosophies « idéologisantes » et « totalisantes » (libéralisme, socialisme, certaines formes de l'écologie) – monothéistes pourrait-on dire ! – des philosophies auxquelles on peut accéder de plein pied et dans lesquelles on peut se tenir « comme chez soi », définitivement et confortablement installé dans le creux de sa pensée. Le personnalisme, quant à lui, est renversement des idoles et de tous les mythes créés par l'homme, qu'il s'agisse de celui du Grand Soir comme de celui de la Bonne Nouvelle du marché*.

La réflexion philosophique a ses exigences, elle qui doit, selon N. Losski, « réunir deux facultés opposées et difficilement unissables : le plus haut degré de la pensée abstraite et la plus grande puissance de contempler la réalité concrète »¹⁵. C'est pourquoi, souligne J. Schlanger, « il faut de l'endurance, de la résistance pour être philosophe. Il faut s'obstiner, s'acharner ; la philosophie est une activité difficile qui demande du caractère. »¹⁶ Cependant, la vie elle-même jargonne de manière plutôt brouillonne. Mieux vaut ne pas accroître la confusion en ajoutant à la difficulté de comprendre le réel celle de maîtriser un langage ésotérique propre à certains philosophes, pour qui selon J. Brun, « obscurité égale grandeur »¹⁷. La volonté sera donc d'éviter de faire compliqué quand on peut rester simple. Mais il ne faut pas pour autant céder à la facilité. Le personnalisme se dérobe aux représentations simplifiées, à la différence sans doute de l'individualisme et de ses postulats réducteurs. Défions-nous de ces fortunes abusives qui reposent sur des simplifications trompeuses. Si le langage quotidien permet vaille que vaille de mettre le monde en partage, la philosophie va un pas plus loin en s'efforçant de dégager la signification de ce monde et de ce partage. Il y a ainsi les mots de tous les jours dont nous nous servons pour désigner les éléments qui nous constituent ou qui nous entourent. Et puis, il y a d'autres mots qui servent à dire le pourquoi des choses de la vie, un pourquoi qu'il s'agit aussi de partager. Ici, l'accord des significations se révèle ardu. La philosophie n'échappe pas à sa dimension de discipline. Elle fait appel à des mots souvent inusités dans le langage quotidien, et même parfois à des mots neufs, autrement dit des néologismes, comme par

¹⁵ Cité par Tomas SPIDLIK, *L'idée russe, une autre vision de l'homme*, Paris, Fates, 1994, p. 43.

¹⁶ Jacques SCHLANGER, *Les grands entretiens du Monde*, Tome 2, mai 1994, p. 8.

¹⁷ Jean BRUN, *L'Europe philosophe*, op. cit. p. 336.

exemple dans ces pages les mots nouveaux « relationalité*¹⁸ » et « tiercique ». C'est afin de réduire cette difficulté qu'une définition des mots-clés figure en fin d'ouvrage.

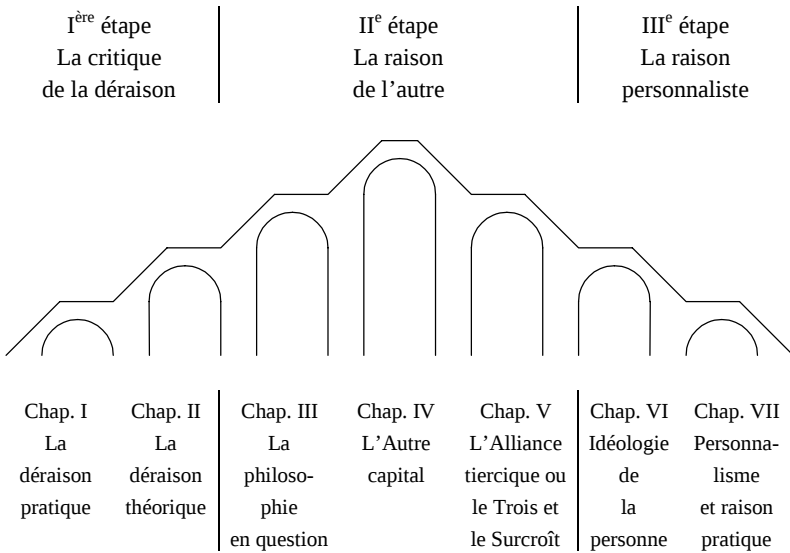
Cet ouvrage comporte sept chapitres qui sont regroupés en trois étapes. Ces sept chapitres forment ainsi un itinéraire dans lequel se succèdent une *déconstruction* et une *reconstruction*. Partant, selon l'expression de N. Losski, de la « contemplation critique » de la réalité (chapitre I), puis de la critique des idées qui la sous-tendent (chapitre II) et enfin de la mise en question d'un certain mode de penser typique de l'univers occidental (chapitre III), on jette les bases d'une philosophie alternative : le personnalisme comme « philosophie de l'Autre » (chapitre IV), dont on développe particulièrement la dimension relationnelle (chapitre V), avant d'en préciser les prolongements idéologiques (chapitre VI) et d'en situer quelques conséquences pratiques (chapitre VII). Le parcours connaît donc une ascension (les trois premiers chapitres) jusqu'au sommet (le chapitre central) puis une descente (les trois derniers chapitres). On va de la vie à la vie en passant par les idées sur la vie. Le cheminement proposé coïncide ainsi avec ce propos d'Emmanuel Lévinas : « Quand philosophie et vie se confondent, on ne sait plus si on se penche sur la philosophie parce qu'elle est vie, ou si on tient à la vie parce qu'elle est philosophie. »¹⁹

¹⁸ Le mot « relationalité » qui reviendra tout au long de cet ouvrage correspond à la « socialité », terme qui chez E. Lévinas exprime l'expérience originaire du sujet. Selon P. Hayat, la socialité traduit le besoin de sortir de soi-même et de briser l'enchaînement le plus radical qui soit : l'enchaînement du moi à lui-même. Mais, poursuit-il, cette expérience est la plus redoutable aussi, puisqu'elle aboutit à contester le sujet dans son identité et sa substance.

Pierre HAYAT, *Emmanuel Lévinas, Ethique et société*, Paris, Kimé, 1995, p. 112.

Comme nous le verrons par la suite, le mot « relationalité » met en exergue symboliquement, par le langage des lettres, la soumission de la rationalité aux exigences de la relation.

¹⁹ Emmanuel LÉVINAS, *Entre nous, Essais sur le penser-à-l'autre*, Paris, Grasset, 1991, p. 15.



Lorsque Tertulien écrivit son traité *De la patience*, il avoua mesurer sa témérité voire son impudeur à prétendre écrire sur une vertu dont il se sentait bien éloigné. « J'aurai du moins, écrivait-il, la consolation de m'entretenir d'un bien dont il ne m'est pas permis de jouir, un peu comme ces malades qui sont intarissables sur les avantages d'une santé qu'ils n'ont pas. »²⁰ J'éprouve les mêmes appréhensions devant le personnalisme. Qui suis-je pour prétendre écrire à son sujet ? Mais en même temps, comment m'y dérober ? Il y a un passage du *Talmud* qu'Emmanuel Lévinas citait volontiers : « Si je ne réponds pas de moi, qui répondra de moi ? Mais si je ne réponds que de moi, suis-je encore moi ? »²¹ Il y a comme une reconnaissance de dette dans cette responsabilité pour autrui. Ce que nous recherchons d'essentiel dans la vie, nous en avons d'une certaine façon déjà été gratifiés, comme le don même d'une vie que les autres nous offrent – *la vie qui se donne* : c'est l'essence du personnalisme. Chacun interprétera selon son vécu personnel cette conviction chevillée au plus profond.

²⁰ Jacques LIEBAERT, *Les Pères de l'Église*, Paris, Desclée, 1983, p. 69.

²¹ Emmanuel LÉVINAS, *Humanisme de l'autre homme*, op. cit., p. 95.

Pour ma part, j'éprouve combien ces douze premières années que j'ai vécues au cœur de l'immense Afrique, m'ont nourri d'avance dans cette quête du sens. J'ai connu ces Africains pour qui vivre c'est « vivre avec les autres » – davantage que pour nous les Occidentaux. Les sociétés africaines sont certes telluriques. Elles connaissent des éruptions marquées par d'extrêmes violences. Mais elles demeurent bien plus « chaudes » et riches en humanité que les nôtres, tellement aseptisées. Là-bas plus souvent qu'ici, la Terre s'unit au Ciel. J'ai la conviction que l'Afrique, ce continent où l'on sait que l'humanité a pris naissance, peut beaucoup nous apprendre sur notre futur humain.

J'ai aussi reçu de grandir au sein d'une famille nombreuse, dans une maison largement ouverte aux hôtes de passage. Ils y étaient accueillis comme des familiers. Il y a aussi mon frère aîné à qui ce livre est dédié. C'est à lui, plus qu'à tout autre, que je dois d'avoir compris que la vérité ne réside pas dans les idées mais dans les personnes, en particulier dans celles que la vie touche durement. La dignité n'est pas un concept qu'on peut définir. C'est la réalité même de chaque personne, quoi qu'il lui advienne, et il n'est d'autre vérité que celle-là.

C'est grâce encore à un autre entourage que je dois d'avoir poursuivi cette quête : celui des philosophes et autres chercheurs de sens dont j'ai fréquenté les livres. Et comme l'écrit Bobin, « lire, c'est manger »²². Ce livre se présente ainsi chargé d'une histoire faite de relations nouées patiemment, l'histoire de ce « silencieux commerce »²³ entretenu avec d'autres et leurs livres. J'ai voulu, en glissant leurs mots dans mes propos, qu'ils demeurent visiblement présents dans ce livre qui n'aurait pas été écrit sans eux. C'est une manière d'acquitter ma dette en poursuivant parallèlement un dialogue avec eux. Ils sont ainsi devenus des compagnons non seulement de lecture, mais aussi présentement d'écriture. En plusieurs endroits, notamment dans les chapitres centraux, les citations empruntées à leurs œuvres pourront conférer à ce livre un caractère polyphonique. C'est que j'ai eu le souci de ne pas recouvrir leurs voix par la mienne, quitte à parfois donner l'impression que je me suis caché

²² Christian BOBIN, *La merveille et l'obscur*, Venissieux, Paroles d'Aube, 1994, p. 32.

²³ Christian BOBIN, *Souveraineté du vide*, Paris, Gallimard, 1995, p. 36.

entre les lignes. Quoi qu'il en soit, ce qui compte, c'est le message plutôt que le messager.

Les chercheurs de sens ne se rencontrent pas seulement dans les livres. J'ai trouvé une forte motivation à poursuivre ma propre quête dans les échanges intervenus ces cinq dernières années au sein de *l'Atelier de l'Humanisme*, ce groupe de réflexion mis sur pied par l'ARC²⁴ d'Ottignies-Louvain-la-Neuve, avec la complicité du président de cette association, Bernard Mangelinckx.

Enfin, il y a l'entourage de ceux qui furent ensemble les compagnons des premières lectures et des dernières écritures de cet ouvrage. Que soient, à ce titre, particulièrement remerciés Pierre Ansay, Ignace Berten, Patricia Berthels, David da Camara Gomes, Marie-Anne Engelbel, Evelyn Fischer, Pierre Goossens, Pierre Huvelle, Jocelyne de Kerckhove, Arlette Lenotte, Pierre-François Mathy, Etienne Michel, Monique Misenga Banyingela, Jeanne-Marie Oleffe, Jean-Pierre Plumet, Pierre Pluvinage, ainsi que ma mère, Élisabeth van Bogaert.

Je remercie enfin mes autres prochains les plus proches qui m'ont soutenu et *supporté* dans ce projet : Geneviève et nos enfants, ainsi que mon père, André Triest. Sans eux, rien de ce qui est écrit ici ne serait.

²⁴ Action et Recherche Culturelles, A.S.B.L.